

sait, que les portes des bâtiments battaient, que des têtes de troupiers apparaissaient à toutes les lucarnes, le capitaine Guiraud, la main gauche appuyée sur son sabre, tortillant de la droite sa moustache grise, demeura au milieu de la cour, médusant l'infortuné Ledrain.

Au bout de quelques minutes, les officiers revinrent. Ils avaient trouvé de la place partout, les granges à moitié vides, les trois quarts des greniers sans fourrages : la compagnie était logée.

—C'est bon, dit le capitaine. Qu'on fasse distribuer aux hommes de la paille et qu'on prenne le complet exact des bottes pour les payer. Les cuisines dehors, sur la place, devant la ferme. La soupe dans deux heures. D'ici là, nettoyage des effets et des armes. Inspection demain avant le départ. Le bureau du sergent-major dans la maison du fermier ; on trouvera bien une chambre. Allons-y.

Mme Ledrain s'était réfugiée dans sa cuisine. Subitement effrayée à la vue de tant de guerriers, elle avait laissé son homme se tirer d'affaire comme il le pourrait, et cherché par le travail à tuer sa peur. C'est dire qu'elle avait tué son lapin ; après quoi elle s'était mise à le dépouiller ; mais en apercevant par la fenêtre le cercle formé par la compagnie autour de Ledrain elle avait éprouvé un tel saisissement que ses ciseaux avaient dévié et qu'elle avait gâté la peau. Elle coupait la bête par tronçons en bougonnant lorsque les trois officiers entrèrent suivis du sergent-major et de son époux qui n'opposait plus aucune résistance, mais qui pleurait comme un veau. Le capitaine salue.

—Vous avez bien une chambre à nous donner, Madame ?

—Y a la salle, répondit péniblement Mme Ledrain à qui le saisissement faisait perdre la salive.

—C'est là ? Bon. Ne vous dérangez pas. C'était une grande pièce carrelée, exhalant un relent de cave, meublée d'une table ronde au-dessus de laquelle planait une suspension de bazar et de six chaises devant lesquelles s'alignaient des petits tapis faits de peaux de lapins naturali-

sées. Sur la cheminée, entre deux flambeaux en zinc, trônait, sous un globe, la couronne de mariée de Mme Ledrain.

—Sergent-major, installez-vous là et préparez vos pièces. Les sous-officiers pourront manger dans la cuisine, là, à côté. Je permets à tout le monde d'acheter tout ce qu'on voudra, pain, fromage, volailles, vin et cidre, à condition que Madame veuille bien vendre et qu'on la paie immédiatement. Occupons-nous de nous maintenant, Messieurs. Nous logeons au château ; où est-il, le château ? Montrez-nous le chemin, fourrier.

Mme Ledrain, accompagnée de son mari toujours larmoyant, avait suivi les officiers. Lorsque le capitaine parla de choses à vendre, un éclair passa dans ses yeux ; elle pinça Ledrain et grimaça son plus aimable sourire.

—Si ces Messieurs veulent de la volaille, dit-elle, on pourra leur en fournir, et puis de la belle.

Et comme Ledrain gloussait toujours :

—Quèque t'as, toi ? Quèque t'as à faire une figure comme un ours ? Ces Messieurs-là sont-ils point convenables ? Pisqu'ils ont de quoi pour acheter, qu'on te dit ! Pisque.

Et l'entraînant à l'écart elle se mit à lui parler avec volubilité.

Mais le fermier ne se laissait pas convaincre. D'un brusque mouvement d'épaulle il se débarrassa de son épouse et revint au milieu de la cuisine en faisant claquer ses sabots.

—J'sis contrarié, cria-t-il, et pis v'là tout ! Tout ça, c'est des grandes misères ! On arrive chez le monde, alors, comme ça, à la force ? Ah ! ben, c'est quèque chose ! J'sis contrarié, que j'te dis !

—Eh ! ben alors, fais comme ton onc' Eugène, qu'allait se coucher quand quèque chose le dérangeait.

—J'veux ben ! Comme ça j'voirai pas toute l'équipe qu'ils font dans ma cour ; que v'là qu'ils étrémillent tout partout mes défours ! Ah ! malheur ! Nn'a-t-elle, des déboires, la culture ! Nn'a-t-elle ! Pisque je sommes si tellement flagellés et qu'on ne peut dire rin, j'vas me coucher, comme mon onc' Eugène.

Et il sortit, gesticulant et hurlant. Les